

## Question CLXVI, Pharmacie et cinéma

Sergio Rocchietta, Pierre Julien, Thierry Lefebvre

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Rocchietta Sergio, Julien Pierre, Lefebvre Thierry. Question CLXVI, Pharmacie et cinéma. In: Revue d'histoire de la pharmacie, 76<sup>e</sup> année, n°277, 1988. pp. 223-227.

[http://www.persee.fr/doc/pharm\\_0035-2349\\_1988\\_num\\_76\\_277\\_2972](http://www.persee.fr/doc/pharm_0035-2349_1988_num_76_277_2972)

---

Document généré le 28/09/2015

# LE PARLOIR AUX CURIEUX

## Réponses

Question CLXVI

PHARMACIE ET CINÉMA

Des deux films qu'on a tirés du roman de Francis Scott Fitzgerald *Le grand Gatsby*, en 1949 (Alan Ladd) et en 1974 (Robert Redford), le second a été repris récemment à la télévision italienne. C'est l'histoire d'un contrebandier et gangster romantique, Gatsby, qui tombe amoureux d'une jeune fille de la bonne société new-yorkaise. L'intérêt pharmaceutique du film réside dans les dialogues, où il est souvent question de chaînes de pharmacie de New York et de Chicago dont Gatsby est le propriétaire. En effet, pendant la période du prohibitionnisme aux États-Unis (1920-1933), on pouvait se procurer whisky et autres alcools dans les pharmacies, avec ou sans prescription médicale. *Le grand Gatsby* est le témoignage d'une époque de la vie américaine.

Sergio ROCCHIETTA.

Lors de la célébration du centenaire de la naissance de Pasteur, en 1923, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, un film de trois quarts d'heure fut projeté dont je viens de retrouver une analyse, signée Letourneur, dans le numéro du 15 février 1923 de *La Femme et l'Enfant*.

On y assiste, lisons-nous, « à la reconstitution des principaux épisodes de la vie de Pasteur » depuis sa naissance. On l'y suit notamment à Alais « s'intéressant à la maladie des vers à soie et en trouvant le remède. Pasteur enseignant la méthode de fabrication scientifique de la bière aux brasseurs de Lille et de Londres, puis celle du vinaigre à Orléans. Pasteur combattant le choléra des poules et le charbon chez les moutons, grâce à ses vaccins. Enfin, Pasteur sauvant l'humanité souffrante par ses découvertes de l'antiseptie et de l'asepsie, et par celle plus merveilleuse encore de la guérison de la rage...

« Tout est développé dans un scénario des plus intéressants qui atténue l'aridité de certains sujets. C'est ainsi que la scène où le jeune Meister, traversant un bois à son retour de l'école, avec sa gibecière sur le dos, est mordu par un chien enragé,

est admirablement reconstituée. Quand on nous montre la pasteurisation de la bière, la maladie de la vigne, un champ de houblons aux hautes tiges, puis la cueillette du raisin charment nos yeux. On voit les poules, les troupeaux de moutons dans un décor approprié...

« Le choix des interprètes est on ne peut plus heureux. Un véritable concours de têtes dut être organisé pour les divers personnages historiques représentés dans ce film. C'est avec une exactitude parfaite qu'ont été reconstitués les cadres, les laboratoires et toutes les conditions matérielles dans lesquelles Pasteur poursuivait ses expériences. Les résultats de ses recherches sont rendus visibles, palpables.

« De nombreux clichés montrent la vie des infiniment petits dont Pasteur prouva, envers et contre tous, qu'ils ne sont pas dus à la génération spontanée et leur action effroyable dans le développement des maladies contagieuses. Ce film nous montre de nombreux bocaux hermétiquement fermés depuis soixante ans, dans lesquels des liquides pasteurisés n'ont donné lieu à aucune génération spontanée.

« On voit Pasteur directeur de l'école normale de la rue d'Ulm, où il poursuit encore ses recherches sur les putréfactions. On le voit le jour du Jubilé donné en son honneur dans ce même amphithéâtre de la Sorbonne le 27 décembre 1892, pour le soixante-dixième anniversaire de sa naissance. On le voit enfin dans son jardin, vieilli, souffrant, aux côtés de M<sup>me</sup> Pasteur, son admirable collaboratrice, surveillant elle-même des expériences dans des éprouvettes en cristal placées sur une table. Pour terminer le film, on montre l'Institut Pasteur fondé par une souscription nationale, le digne successeur de Pasteur, le docteur Roux, et ses expériences antidiphtériques, puis ses éminents collaborateurs, le sympathique docteur Calmette, membre du Comité directeur de ce Journal, et M. Louis Martin, tous deux sous-directeurs de l'Institut Pasteur... »

D'une longueur de 1 000 m, ce film exigea plus de 10 000 m de négatif. La réalisation en avait été assurée par l'Édition Française Cinématographique et par Jean Epsten, sous la direction de Jean-Benoît Levy et le contrôle d'Adrien Bruneau, inspecteur de l'enseignement artistique et professionnel de la ville de Paris, sur un scénario d'Ehardaud.

L'auteur de l'article termine en indiquant que « toutes les dispositions ont été prises pour assurer, tant en France que dans le monde entier, la diffusion du premier film qui est la reconstitution de la vie toute de noblesse et de dévouement de Pasteur ainsi que de son œuvre incomparable qui n'eut qu'un but : le bonheur de l'humanité tout entière. »

Sans doute ce film a-t-il été conservé — nous n'avons pas eu le loisir de nous en assurer. Il méritait en tout cas, croyons-nous, d'être signalé dans cette rubrique, dussions-nous pour cela — une fois n'est pas coutume — dépasser le cadre très précis de la présente question du « Parloir ».

Pierre JULIEN.

En complément à l'article de Jean-Pierre Fourneau sur son père récemment paru dans notre *Revue*, rappelons le film *Recherches de chimiothérapie dans le domaine des urées complexes* réalisé conjointement par Ernest Fourneau, M. et M<sup>me</sup> Tréfoüel et le D<sup>r</sup> Comandon. Ce film muet avec intertitres mesure 256 m et se trouve au service des Archives du Film de Bois-d'Arcy. Il n'est pas daté, mais nous savons que

l'extraordinaire carrière cinématographique du D<sup>r</sup> Comandon s'étend de 1909 (début pour Pathé-Enseignement) à 1950 (*Alerte au Mildiou*, réalisé par Armand Chartier, Pierre Lobreau, le D<sup>r</sup> Comandon et de Fonbrune). Voici sur ce film le témoignage de G. Michel Coissac dans son *Histoire du Cinématographe* (p. 541-542) :

« En 1924, le P<sup>r</sup> Ernest Fourneau est parvenu à utiliser le cinématographe pour le développement des formules chimiques, suivant un principe analogue à celui qui est employé pour l'exécution des films de dessins animés. Grâce au concours de M. le D<sup>r</sup> Comandon, aujourd'hui président du Comité technique de photographie et de cinématographie de l'Office national des recherches et inventions, et en collaboration avec M. et M<sup>me</sup> Tréfouel, de l'Institut Pasteur, il a réalisé un film qui est, à notre connaissance, le premier essai de représentation cinématographique d'une synthèse chimique.

« M. Fourneau a choisi, comme type de formule, celle d'une nouvelle substance trypanocide, d'origine allemande : le « 205 Bayer », autour duquel on a créé une atmosphère de curiosité intense, en partie justifiée du reste. C'est ainsi que la maison Bayer conserve secrète la composition de ce médicament ; elle n'a encore distribué son produit qu'à un nombre très restreint de spécialistes, qui devaient prendre l'engagement d'honneur de n'en donner à personne.

« La première partie du film montre comment est constitué le « 205 », ou tout au moins la substance désignée par le chiffre 309. Les images projetées représentent quelques réactions de la chimie organique : une nitration, la réduction d'une fonction nitrée par l'hydrogène naissant, des condensations, etc. La seconde partie explique comment les moindres changements d'ordre chimique, par exemple le déplacement d'un groupe méthyle ou l'enlèvement de ce groupe, le changement de positions, amènent des perturbations dans l'indice chimiothérapeutique. »

A la veille de la Grande guerre, du 30 mai au 5 juin 1913, le Chronophone Gaumont, 7, bd Poissonnière, à Paris, dont le programme correspondant est conservé à la Bibliothèque de l' Arsenal, diffusait sur ses écrans *Le Départ dans la nuit*, « grande scène dramatique de la série des Grands Films Artistiques Gaumont ». Ce drame en trois parties, avec comme interprètes principaux Madeleine Ramey et Luitz-Morat, est le récit d'une machination montée contre une mère de famille afin de l'impliquer dans un meurtre qu'elle n'a pas commis. Le chloroforme qui a servi au crime permet de remonter la piste : sur le flacon, « une adresse de pharmacien a été relevée. On le fait venir et il apporte la preuve que le chloroforme a été délivré par lui, en effet, mais sur une ordonnance du docteur Robert, 4, rue Parmentier, prescrivant la livraison du dangereux narcotique ». Cette ordonnance est un faux et « le pharmacien peut, heureusement, fournir un signalement ». Ce type d'enquête annonce indiscutablement un film comme *Dernier domicile connu* de José Giovanni (1969).

Dans *Sphinx*, film de Franklin J. Schaffner repassé en mars à la télévision, on relève une curieuse conversation entre Lesley-Anne Down (qui interprète l'héroïne) et un groom de l'hôtel cairote où elle réside :

Le groom : — J'ai retiré vos photos de la pharmacie.

La femme : — Quoi ?

Le groom : — Les photos que vous m'avez données ce matin. Chez nous, c'est les pharmacies qui font ce travail, service rapide, très réussi. 15 livres égyptiennes, s'il vous plaît.

On ne voit pas la pharmacie en question, mais cet échange verbal apporte une note d'humour dans un film appartenant au genre fantastique.

Dans *Princess Bride*, film américain de Bob Reiner (1987), sorti en mars 1988 sur les écrans parisiens, on remarque beaucoup le personnage de « Miracle Max », interprété par Billy Crystal. C'est un guérisseur, un « miracle man », selon la terminologie américaine, mi-charlatan, mi-pharmacien, qui exhibe avec humour ses origines juives. Dans un cas de force majeure, il confectionne une énorme pilule régénératrice, capable selon ses dires de ressusciter un mort. Pour faire passer l'amertume de cette préparation magistrale, il la recouvre, à l'aide d'un pinceau, d'une fine couche de chocolat en poudre. Le plus curieux, c'est que le résultat sera probant. Ce film a reçu l'Antenne d'Or au dernier Festival d'Avoriaz.

Dans *Corps à cœur*, réalisé en 1979 par Paul Vecchiali, Hélène Surgère incarne une pharmacienne prénommée Jeanne-Michèle, qui a dépassé la quarantaine. Bourgeoise raffinée et mûrissante, elle fréquente assidûment les concerts liturgiques et fascine un jeune garagiste prénommé Pierre.

Un jour, Pierre se rend à la pharmacie, prétextant des rhumatismes. Comme il n'a pas d'ordonnance, l'assistante appelle Jeanne-Michèle qui travaille dans son laboratoire. C'est, pour Pierre, le coup de foudre : jour et nuit, il fera le siège de l'officine, dormant dans sa voiture et campant à même le trottoir. Voici que Jeanne-Michèle apprend qu'elle est atteinte d'un cancer et condamnée. Décidée à vivre pleinement ses derniers jours, elle cède aux sommations de Pierre et part habiter avec lui une propriété dans le Midi. Durant quelques semaines, ce sera l'idylle. Jusqu'au jour où Jeanne-Michèle se suicidera, vaincue par la douleur.

Le film a été tourné à Paris, en décors naturels, en particulier dans la pharmacie de notre collègue M<sup>me</sup> Olive. Interrogé par nous, Paul Vecchiali nous écrit :

« Je suis tombé amoureux de la Pharmacie de M<sup>me</sup> Olive : voilà la raison de Jeanne-Michèle, pharmacienne !!! L'assistante de J.-M. est jouée par Denise Farchy qui est pharmacienne de profession... J'ai cherché à « mettre en place » une femme libre en faisant un métier qu'elle aime, où elle se sent totalement à l'aise. Rien d'autre ne m'a guidé. Homais ? Fleurant ? Pas pensé à eux... M<sup>me</sup> Olive, d'origine corse comme moi, s'est immédiatement enthousiasmée pour le projet !... Elle a été très coopérative. Cependant nous n'avons pas mélangé les clients ordinaires et les « clients » du film. M<sup>me</sup> Olive a eu l'extrême obligeance d'écourter ses vacances pour nous permettre d'avoir le plein emploi de son magasin, qui plus est à titre gracieux ! Le Conseil de l'Ordre avait donné son consentement. La seule anecdote qui me revienne à l'esprit : il faisait très chaud pendant la deuxième partie du tournage, étalé sur neuf mois pour « attraper » les saisons, et une spectatrice des exhibitions de Pierrot s'est... évanouie. Les soins se sont faits sur place !... J'ai le meilleur souvenir de ce tournage qui restera pour moi, j'en suis certain, l'aventure la plus exaltante de ma carrière... »

« P.S. Petit détail : l'« actrice » Paulette Bouvet qui joue le rôle de « Lina » est, elle aussi, pharmacienne ! Hasard... Hasard... ».

Dans la comédie dramatique *La Maison de Jeanne*, film français de Magali Clément (1987), où Jeanne (Christine Boisson) est aux prises avec Pierre, un étranger qui vient bouleverser son monde, la mère de Jeanne, interprétée par Pascale Audret, est, de profession, pharmacienne.

Dans le film fantastique de Wes Craven *L'Emprise des ténèbres* (*The Serpent and*

the Rainbow, 1987), sorti sur les écrans parisiens durant la première quinzaine de mai, un jeune médecin, le D<sup>r</sup> Denis Allan, se rend à Haïti pour le compte d'une firme pharmaceutique, afin de percer le secret de certains rites Vaudou, dont le plus spectaculaire est la « zombification ». La firme en question, dont le siège est à Boston, s'appelle « Biocorp » et prospecte dans le champ illimité des pharmacognosies locales. La « tétradotoxine » que rapportera le D<sup>r</sup> Allan, principe actif tiré de crapauds et de poissons venimeux, a des pouvoirs anesthésiques exceptionnels et devrait éviter, selon les dires du responsable du laboratoire, le D<sup>r</sup> Cassedy (interprété par Paul Guilfoyle), « quelque 50 000 morts par an, en bloc opératoire, pour les seuls États-Unis ».

Sous le titre *Pharmacists in motion pictures*, dans l'*American Journal of Hospital Pharmacy* (vol. 45, janv. 1988, p. 179-183), le P<sup>r</sup> Eunice Bonow Bardell tente d'analyser la représentation du pharmacien au cinéma à travers sept exemples de films (six américains et un brésilien).

Ces films sont les suivants : *It's the Old Army Game* (W. C. Fields, 1926), sorti en France sous le titre *Un Conte d'apothicaire* ; *The Pharmacist* (W. C. Fields, 1933), sorti en France sous le titre *Le Pharmacien* ; *It's a wonderful life* (Frank Capra, 1946), sorti en France sous le titre *La vie est belle* ; *Madame Bovary* (Vicente Minnelli, 1949), sorti en France sous le même titre ; *Dona Flor and her two husbands* (Bruno Barreto, 1977), sorti en France sous le titre *Dona Flor et ses deux maris* ; *King Creole* (Michael Curtiz, 1958), sorti en France sous le titre *Bagarres au King Créole* ; et *Murphy's Romance* (Martin Ritt, 1986), encore inédit en France <sup>1</sup>.

Après une description remarquable des scènes mettant en cause les pharmaciens dans ces films, l'auteur porte un jugement personnel sur leurs caractères, privilégiant par trop les qualités professionnelles aux dépens des qualités humaines. Ainsi peut-on lire sous sa plume que le pharmacien Gower de *La vie est belle* « offre une image médiocre », car il commet un inexcusable qui-pro-quo sous l'emprise de la dépression et de l'alcool. Certes. Mais c'est oublier l'affection que Frank Capra a toujours eue pour les personnages de petite envergure, pour les faibles et les victimes. Parce qu'il souffre, parce qu'il pleure, parce qu'il ne sait plus ce qu'il fait, le pharmacien Gower nous apparaît en fait sympathique et proche. Humain, tout simplement.

Au contraire, le pharmacien Homais de *Madame Bovary* est indiscutablement un pédant, un rustre, un être particulièrement abject qui fanfaronne à longueur de séquences. Le genre de personnage « faux », caricatural, auquel le spectateur ne peut, à l'évidence, s'identifier. Pourtant, jugeant exclusivement du professionnalisme du personnage (sur lequel il y aurait beaucoup à dire), le P<sup>r</sup> Bardell estime que « l'image du pharmacien donnée par Homais est positive ».

Finalement, la question de fond posée par l'article est la suivante : qu'attendons-nous de l'étude de la représentation du pharmacien, que ce soit en littérature, au théâtre ou au cinéma, et que nous apprennent ces personnages ? A chacun sa réponse !

Thierry LEFEBVRE.

---

1. Sur *Un Conte d'apothicaire*, *Le Pharmacien*, *Madame Bovary*, *Dona Flor et ses deux maris* et *Bagarres au King Créole*, on pourra aussi consulter, en français, notre thèse *Le Personnage du pharmacien au théâtre et au cinéma* (1986).